Julien Gracq est mort. Quoi qu'il soit toujours un peu ridicule d'écrire sur un écrivain, et encore plus quand celui-ci a fait de la discrétion et de l'indifférence aux mondanités une philosophie de vie, on ne peut réfréner l'envie de dire quelques mots d'hommage sur une des œuvres majeures de la littérature française de notre temps.

De toute part affluent les témoignages d'admiration pour la langue étincelante de cet amoureux du verbe. Il rejoint ainsi, autant qu'il s'en écarte, l'autre grande romancière du vingtième siècle que fut Marguerite Yourcenar. L'un comme l'autre amenèrent la langue française à une perfection cristalline dont, à part Bernanos, on ne trouve guère l'équivalent en ce temps. Mais alors que Yourcenar cherchait un dépouillement quasi janséniste, Gracq n'hésitait jamais à effleurer une préciosité qui n'était pas sans rappeler parfois les splendeurs légèrement soporifiques d'un Sully-Prudhomme, mais sans oublier de se laisser guider par l'alchimie des sons que Rimbaud avait inaugurée. D'où cette sensation étrange, cotonneuse et envoûtante qui se dégage des textes de ses récits, qui nous les rend à la fois très proches mais comme vus à travers le brouillard.

Plus que l'homme de lettres, on ne souligne peut-être pas assez l'extraordinaire géographe qui habitait en Gracq. Sans doute avait-il observé avec passion les méthodes et les canevas qui faisaient au temps de ses études la gloire de l'école française de géographie, ces coups de microscope jetés sur un petit bout de territoire de façon à en analyser le fonctionnement et les ressorts. Georges Duby nous a expliqué à de nombreuses reprises combien Bloch et Febvre avaient opéré, quand ils avaient créé les Annales, un transfert de technologie de la géographie vers l'histoire. Sans doute peut-on dire que Gracq a pour sa part opéré ce transfert vers la littérature. Les longues descriptions de paysages ou de bâtisses dans lesquelles il semble se complaire avec des mots admirables ne sont pas limitées à une fonction poétique. Ou plutôt cette fonction poétique est elle-même sans cesse au service d'une fonctionnalité qui situe l'objet décrit dans son environnement par les liens actifs qu'il entretient avec celui-ci. Dans un sens, il n'y a jamais chez Gracq de nature morte. La vie est au contraire partout, fût-ce celle qui naît de l'imagination des personnages qui voient ce décor s'animer, même dans les heures les plus tragiques de la guerre dont nous parle "*Un balcon en forêt*". Dans ce panthéisme frémissant, l'écrivain transmue l'objectivité scientifique de son observation en un hymne à l'existence et au désir. Le rêve prend alors le relais pour donner la clef d'une innocence retrouvée.

Maintenant qu'il s'est éteint, et a en grande partie emporté avec lui ses secrets de fabrication, il nous reste à le lire et le relire - et nous aussi, sans doute, à rêver pour aller le rejoindre dans la brume ensoleillée.

23 Décembre 2007